

hasard, afin qu'on entendit un peu la basse; je craignais que M. Trude me crût perdu dans la lecture de ma partie et qu'il ne fit arrêter court afin de recommencer.

De temps en temps la lunette était dirigée sur moi; et il me semblait qu'avec une pareille lunette d'approche M. Montbazin devait voir ce qui se passait au-dedans de mon individu. A trois ou quatre reprises, j'essayai de tourner ma chaise, afin d'échapper aux verres de lunettes; mais je ne réussissais qu'à me montrer de trois quarts ou du profit.

Quand le trio fut fini, M. Montbazin dit :

— Comme la basse fait bien ! Je serrai mon mouchoir dans les dents, pour ne pas envoyer un éclat de rire immense; je n'avais pas fait trois notes de ma partie. Du reste, je ne savais plus ce qui s'était joué; je n'avais pas entendu le trio; je n'avais vu que la lunette. Pour tout au monde j'aurais fui, mais je n'osais quitter ma chaise; le plus petit mouvement, la moindre parole pouvait donner le jour à mes rires enfermés.

M. Trude, ayant préparé un autre cahier de trios, les apporta et me dit : — Faites donc attention, monsieur Charles; vous jouez en dépit du bon sens.

Pendant le repos, M. Montbazin s'était levé, et je compris qu'il était derrière moi, inspectant la partition avec sa terrible lunette d'approche. Je me raidis de toutes mes forces, et je commençai le trio avec courage. Les quatre premières mesures étaient remplies de violoncelle seul qui me gênait beaucoup, à cause de ma timidité. L'ayant regardé d'avance, je me demandais comment je pourrais m'en tirer avec l'excitation nerveuse que me causait M. Montbazin. Si j'avais osé prononcer une parole, j'aurais prié M^{me} Lonclé et mon maître de musique de jouer un autre trio; cependant, je me tirai avec honneur de mon petit solo. La lunette était pourtant derrière moi ! En tournant un peu l'œil de côté, je pouvais la voir braquée sur ma musique. Cette fois, ce fut M. Trude qui fit que le trio marcha plus mal qu'avec des béquilles. Les traits du maître de musique étaient embarrassés; lui qui avait un coup d'archet merveilleux, il ne se souvenait plus des reprises; il allait médiocrement en mesure, et il oublia, un moment, qu'on était en majeur pour tomber dans un mineur de l'effet le plus agaçant.

Le sang empourrait la figure de M. Trude, évidemment mal à son aise, et qui comprenait les fautes immenses qu'il commettait coup sur coup. D'ordinaire jamais M. Trude ne se trompait si grossièrement. Que pouvait-il se passer en lui ? Mon maître de musique me faisait peine à regarder, car je comprenais son émoi, qui perlait sur son front en petites gouttes reluisantes.

M. Montbazin s'écria : « Très-bien ! le violon, » comme il avait applaudi à la partie de basse, et le mot paraissait une insulte si sarcastique, que je crus que M. Trude, avec son caractère violent, allait éclater contre le perfide enthousiaste de musique.

— La musique est bien mal gravée, dit M^{me} Lonclé, qui voulait venir au secours du pauvre maître de musique.

— Je ne sais ce que j'ai dans les doigts ce soir, dit M. Trude.

— Il y a des fautes dans la partition, ajouta M^{me} Lonclé, qui espérait, par ces consolations, apaiser l'amour-propre froissé de son maître de musique.

M. Lonclé était dans son fauteuil, sans rien dire, ne voyant aucune différence entre un trio bien ou mal joué.

— Si cela vous fait tant de plaisir, mon cher monsieur Montbazin, dit-il il faut venir nous rendre visite toutes les semaines.

(A continuer.)

Entre bohèmes.
— As-tu cent sous ? J'ai besoin d'argent.
— Non, je n'ai que trois francs.
— Pête-les moi.
— Jamais !
— Mais si, quand tu sauras pourquoi. Je vais quitter Fifine. Il faut bien, n'est-ce pas, que je me conduise en homme du monde ?



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable au mois.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 18 Septembre 1886

Le Dernier Argument des Pendants

Il me semblait bien que Taillon depuis quelque temps manigançait quelque chose. Il avait l'air rêveur, le front couvert de nuages et sa belle barbe, qu'il soigne d'habitude avec autant de soin, qu'une petite maîtresse son jardin, pendait, triste, embroussillée, abandonnée, comme une barbe de tramp qui a divorcé d'avec le peigne. Je craignais fort que ces méditations du procureur général ne recouvrirent quelque projet ténébreux, bien noir, bien horrible et que la cervelle du chef poudard, en mal d'enfant, n'accouchasse d'un gros événement.

Vous voyez que je ne m'étais pas trompé. Il a mis bas..... à coups de trique, le prestige poudard dans le comté de Témiscouata.

Aussi y avait il longtemps, que M. Taillon se mordait les poings ! Avait-on jamais vu des électeurs assez bêtes pour s'attacher ainsi aux idées nationales ! Comprenez on ces hommes qui écoutaient et croyaient ce que leur disaient les orateurs de l'opposition, alors qu'ils se montraient rebelles à accepter aucune des prétentions ministérielles ?

« Par ma barbe, s'est écrié l'alter ego désintéressé de Ross » si les Canadiens ne veulent pas accepter de bon foi nos arguments, nous les leur feront entrer dans la cervelle à coups de bâton. »

Et la réunion de St. Arsène était résolue !

Sitôt dit, sitôt fait ! les forts à bras levés pour la circonstance, sont chargés de faire accepter à coups de triques par les nationaux de Témiscouata, les inepties que doivent débiter les orateurs à la solde du gouvernement. Les employés innocents de l'Intercanada (et ils sont nombreux) reçoivent ordre de consacrer leurs loisirs, à convaincre les électeurs, de la parfaite capacité de Ross, de la franchise invariable de Flynn, de la réalité des comptes rendus financiers de Robertson et de la transcendence d'intelligence de Taillon. Comme argument irréfutable, on leur conseille de ne se fier qu'à leur nombre et à leurs bâtons.

Et voilà pourquoi les électeurs à St. Arsène ont été battus, rossés, bâtonnés et enfoncés par les émissaires du ministère provincial.

Aussi sont ils tous convaincus aujourd'hui de la force et de la portée des arguments dont se servent les pendants et ont ils hâte de renvoyer tous les ministres aux doucours de la vie privée, pour leur permettre de faire valoir les dits arguments dans une arène publique, ou ils pourront se mesurer avec les lutteurs les plus en renom. Gust. Lambert s'apprête déjà à damer le pion au beau Taillon, lorsque celui-ci dégoûté des grands-deux..... par suite de l'ingratitude du peuple qui va l'envoyer se faire laulair, s'en ira la barbe au vent, comme un nouveau Juif errant, à la recherche d'une position sociale. Il est tout probable qu'après les élections, les membres du ministère vont se faire professeurs de bâton et de boxe et emploieront les petites économies qu'ils ont faites étant au pouvoir, à organiser des fêtes de sport.

SANCTA SIMPLICITAS !

Oh non ! laissez moi rire !!

Avez-vous regardé au verso de votre compte de taxes ? Si vous ne l'avez pas fait, vous n'avez pas pu admirer la charmante candeur, et la confiance naïve des pères de la ville, qui demandent tendrement à leurs fils, de bien vouloir adresser une réclamation au bureau du trésorier de la cité, s'ils trouvent que le montant de leurs taxes n'est pas assez élevé.

On voit qu'ils ont confiance dans le bon cœur des citoyens; ils se rappellent que l'on prend plus facilement les mouches avec du sucre qu'avec du vinaigre et qu'en priant gentiment les contribuables de faire connaître les omissions qu'on aurait pu faire dans leur état de compte, ceux-ci vont s'empresser de réclamer la faveur de payer le double.

Eh bien, moi, vous pouvez m'appeler un sans-cœur, un mauvais fils, mais si j'étais inscrit sur la liste si longue des *taxe-payers*, je n'aurais garde de demander qu'une taxation plus élevée vient me donner une preuve plus grande de l'amour de mes pères municipaux.

Nous payons suffisamment d'employés pour que les omissions ne se présentent pas et le montant des taxes est assez élevé pour que le plus difficile des contribuables et le plus dévoué des fils, s'en contente.

LE CANON DES 6 NATIONS

La joie règne dans Albion. L'armée est dans la jubilation, la marine relève la tête et les habitants se frottent les mains en répétant plus souvent que jamais, « la grande Bretagne est la Reine des Nations. »

Et ce bonheur sans mélange est le résultat de la victoire de Sir John, aux indiens de la réserve des 6 nations. Un caneton sauvage, qui volait par là, le jour de cette fameuse promenade ministérielle, en a apporté les détails à son grand frère de Montréal.

Or, donc, au moment où Johnny, accompagné de sa suite, se trouvait à environ un quart de mille des premières maisons de la réserve, un coup de canon se fit entendre.

« Oh les malheureux, » s'écria le premier ministre, « ils ont tiré un coup de feu avec le canon de la Reine ! » A ces paroles mystérieuses, les amis de Sir John le regardent avec étonnement, semblant queter une explication, avec un regard presque aussi suppliant que celui dont ils se servent pour obtenir des faveurs. Mais Johnny, l'œil froid, le sourcil froncé, debout dans la voiture, regardait l'horizon. Un cavalier, lancé ventre à terre et dont le panache de plumes, flottant au vent, dénonçait la nationalité indienne, s'avançait rapidement vers la voiture ministérielle. « Ah ! dit sir John, voilà la nouvelle du malheur et nos élections vont être compromises. Quelle idée ont eu ces gens là, de se servir du canon la veille d'une élection. En ce moment le cavalier s'approchait du carrosse, et sans lui laisser le temps de reprendre haleine, Johnny lui demandait : « Combien de morts et de blessés ? » L'homme le regarda avec ahurissement. « Vous ne comprenez donc pas l'anglais, » hurla le chef poudard avec colère. Un signe affirmatif de la tête de l'indien répondit à sa question... « Combien le canon a-t-il fait de victimes ? reprit Sir John, en proie à une colère bleue.

« Mais le grand chef doit bien penser que nous avons tiré à blanc ! déclara l'indien avec flegme. » Sir John tombait des nues; il n'en revenait pas de sa surprise. « Et, dit-il, en hésitant, le canon... n'a pas... éclaté ? » Mais non, grand chef, fut la réponse. La colère du ministre se changea en joie folle. Il lance en l'air son chapeau de castor, qui sur sa tête devenait un chapeau de poudard, et se mit à battre dans la voiture, des entrecuils échevelés, écrasant impitoyablement les pieds de ses compagnons.

Ceux-ci, après avoir donné à cette joie, l'occasion de se calmer par sa violence même, osèrent enfin interroger leur chef sur les causes des divers sentiments qui tour à tour l'avaient animé depuis que le coup de feu s'était fait entendre.

« Mais malheureux, » répondit Sir John, à voix basse « vous ne comprenez donc pas que ce canon, cadeau de la Reine aux indiens des 6 nations, sortait des arsenaux de Woolwich. Aucune des pièces de cet établissement n'a pu jusqu'à présent supporter la configuration de la poudre : Il avait toujours été supposé qu'au premier coup de feu tiré avec cette pièce, les artilleurs qui s'en serviraient seraient pulvérisés. Vous comprenez qu'à la veille d'une élection, cet écarbouillement d'Indiens eût été une fort mauvaise note pour le gouvernement de Sa gracieuse Majesté. Le cadeau de la Reine se changeait aux yeux des indiens en une arme meurtrière que nous aurions mise à leur disposition pour les amener à se tuer eux-mêmes. De plus, messieurs, l'épreuve de la pièce est faite, (quoique la charge de poudre ait du être bien faible) et le prestige de l'artillerie anglaise est sauvé. »

Et c'est pourquoi, lecteurs, je disais en commençant : la joie règne dans Albion, l'armée est dans la jubilation; la marine relève la tête et les habitants se frottent les mains en répétant plus haut que jamais « La grande Bretagne est la Reine des Nations. »

La Question du jour à St. Cunégonde

Le conseil de ville de cette municipalité doit dans quelques jours se réunir pour discuter des questions de la plus grande importance. Entre autres sujets plus ou moins appétissants qui devront y être traités, l'ordre du jour porte cette question délicate : « De l'éloignement des matières fécales des villes et des centres d'agglomération dépourvus d'égouts destinés à les conduire. »

En attendant, le *sanitary engineer* de l'endroit est sur les dents. Ils s'apprête à mettre la main à la pâte, et déjà il a brassé un énorme discours sur la matière, discours bien senti, où certes le papier ne manquera point, car ses feuillets iront jusqu'à un numéro cent Son système, peu commun, rempli de commodités, répond à un besoin, et les amis à qui il l'a communiqué lui en ont témoigné avec aisance leur entier contentement.

Depuis la disparition de la picotte, notre ingénieur se tenait coi dans son coin; grâce à cette question des « matières fécales », qui vaut mainte question de cabinet, nous saluons son réveil — et cela n'est pas, comme on dit, pour le faire aller !

Oh ! non.

LA QUESTION SOCIALE

Un journal idiot de campagne, paraissant deux fois par semaine (merci, mon Dieu, pour ses lecteurs) vient de trouver enfin le moyen de résoudre la question sociale. Voici le moyen :

« Qu'on se mette à l'œuvre une bonne fois et qu'on s'applique à détourner et dégouter le peuple de ces balivernes qu'on nomme : *Liberté, Egalité, Fraternité*. La liberté pour l'homme, c'est de se soumettre aux

COUACS

Il est midi. La maman est plongée dans une lecture qui absorbe toute son attention.

— Tiens, s'écrie le petit Paul, la dame d'en face qui est encore couchée.

La maman continuant sa lecture :

— C'est qu'elle est malade.

— Voilà un monsieur qui entre chez elle.

— C'est le médecin.

— Oh ! maman, v'là le médecin qui ôte son veston.

Un impresario de café-concert lit une chanson que lui soumet un jeune naturaliste.

— Très bien, mon petit, votre « Ronde des Vidangours. » Mais je voudrais au milieu de tout cela la note fraîche et émue; et puis, il faut absolument le couplet patriotique !

JEUNES GENS, ATTENTION !

A toute personne qui en fait la demande, j'indique gratis le moyen de guérir sans retour les maladies secrètes, récentes ou anciennes. Ecrire au Dr. PERRARD, boîte de poste no. 46, Montréal. (Discrétion)

Une grande route, une femme élégante et un petit chien. Sur le bord du fossé, un vieux mendiant, assis par terre, se fait une soupe dans une écuelle en bois.

Le petit chien va flairer l'écuelle; la dame le rappelle.

— N'ayez pas peur, ma belle dame, s'écrie le mendiant... Il n'en voudrait point !

Un voyageur descendu dans un hôtel de ville d'eaux, réclame la note de ses dépenses après une semaine de séjour. La trouvant excessive, il demande à vérifier les calculs.

Alors la caissière, avec un sourire affable :

— Vraiment, je ne voudrais pas que monsieur s'imposât cette corvée !

Le peintre D... est un mécontent. Acerbe, toujours en colère, il débâture du matin au soir contre la société, contre le jury de peinture, contre les marchands de tableaux, contre la République, contre la royauté.

Cet homme nerveux s'apprête à démenager. Il abandonne le boulevard Clichy et se transporte avenue Berthier.

— J'espère, lui dit quelqu'un, que vous allez inviter vos amis à pendre la crémaillère ?

M... mordant sa moustache : — J'inviterais plutôt la crémaillère à pendre mes amis !

Nous lisons avec stupéfaction les annonces de l'*Avenir du Tonquin*: Bains de mer Do-Son. Départs de Haiphong le samedi soir et le dimanche matin par la chaloupe à vapeur *La Gironde*. Hôtel des bains, plage Do-Son prix modérés. Déjà ! une plage !... Eh bien... et les pirates ?

A propos des affaires de Bulgarie : — Enfin, mon cher ami, quelle est est votre opinion sur cette éternelle question d'Orient ? — La question d'Orient est celle dans laquelle il est le plus difficile de..... s'orienter !

Aux bains de mer. Deux personnes qui ne s'étaient pas vu depuis une trentaine d'années se rencontrent sur la plage.

— C'est vous ? Comme vous êtes vieilli ! Mais ça vous fâche, peut-être, que je vous dise ça ? — Moi ? par exemple ! Quand on me reconnaît au bout de trente ans je m'estime déjà bien heureux !

Dans un grand restaurant. Le patron de l'établissement fait sa tournée dans la salle.

— Voyez ce beefsteak, lui dit un client, il est si dur que je ne puis le couper.

— Garçon ! s'écrie le patron, un autre couteau à monsieur !